

Automne 2023

Ces chemins que
l'on n'a jamais
empruntés

L'Alinéa

La revue de
l'Association
des auteures
et auteurs de
l'Estrée



L'Alinéa

L'Alinéa, revue de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie, permet à des écrivains et amis des lettres de communiquer entre eux. Parce qu'il constitue le fruit d'un travail collectif, il s'avère une fenêtre grande ouverte sur la vie littéraire estrienne, mais aussi sur l'art et la culture en général. Publié deux fois l'an, cet organe de liaison dont le contenu est préparé par les membres de l'AAAE et accessible à tous par le biais du web, n'existerait pas sans la grande générosité de ceux qui y contribuent, que ce soit de manière régulière ou occasionnelle.

COMITÉ ÉDITORIAL

Jeanie Bogart
Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Marie Robert
Marie Sirois
Anouk Vallée

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Rachel Bériault Roberge
Edward Beurdouche
Claude Bisson
Manon Ann Blanchard
Jean-Blaise Bourque
Charles Chevrier
Pierrette Denault
Danielle Desormeaux
Marianne Fortier
Véronique Grenier
Alain Lamoureux
Fernand Lapointe
Antonin Marquis
Frank Poule
Suzanne Pouliot
Suzanne Thibault

ILLUSTRATIONS ET DESIGN GRAPHIQUE

Caroline Leduc

PÉRIODICITÉ

2 numéros
par année

NUMÉRO

Automne 2023

DATE DE PRODUCTION

Septembre 2023

* Les opinions
émises dans les
articles n'engagent
pas la rédaction.

AAAE



151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec)
J1J 3P8



info@aaestrie.ca



aaestrie.ca



819.791.6539

-
- 4 Ces chemins que l'on n'a jamais empruntés Danielle Desormeaux
-
- 6 Le chemin des origines Pierrette Denault
-
- 8 Le bonheur Rachel Bériault Roberge
-
- 9 Tu survivras Jean-Blaise Bourque
-
- 10 Peut-être Jean-Blaise Bourque
-
- 11 Je me conforme Charles Chevrier
-
- 12 Cumul Manon Ann Blanchard
-
- 15 Le chemin de la liberté Suzanne Thibault
-
- 16 Ouverture du cœur Alain Lamoureux
-
- 18 Baliser Edward Beurdouche
-
- 20 Nous Marianne Fortier
-
- 22 Les chemins que l'on n'a jamais empruntés Fernand Lapointe
-
- 24 Le temps perdu Claude Bisson
-
- 27 À travers bois, rivière et souvenir Suzanne Pouliot
-
- 28 Le gym aux sentiers qui bifurquent Antonin Marquis
-
- CHRONIQUE URBAINE
-
- 31 De la philo des cadastres / Charpente Frank Poule
-
- PORTRAIT D'AUTEUR
-
- 35 Rencontre avec Véronique Grenier Propos recueillis par Marie Robert

Ces chemins que l'on n'a

jamais

empruntés

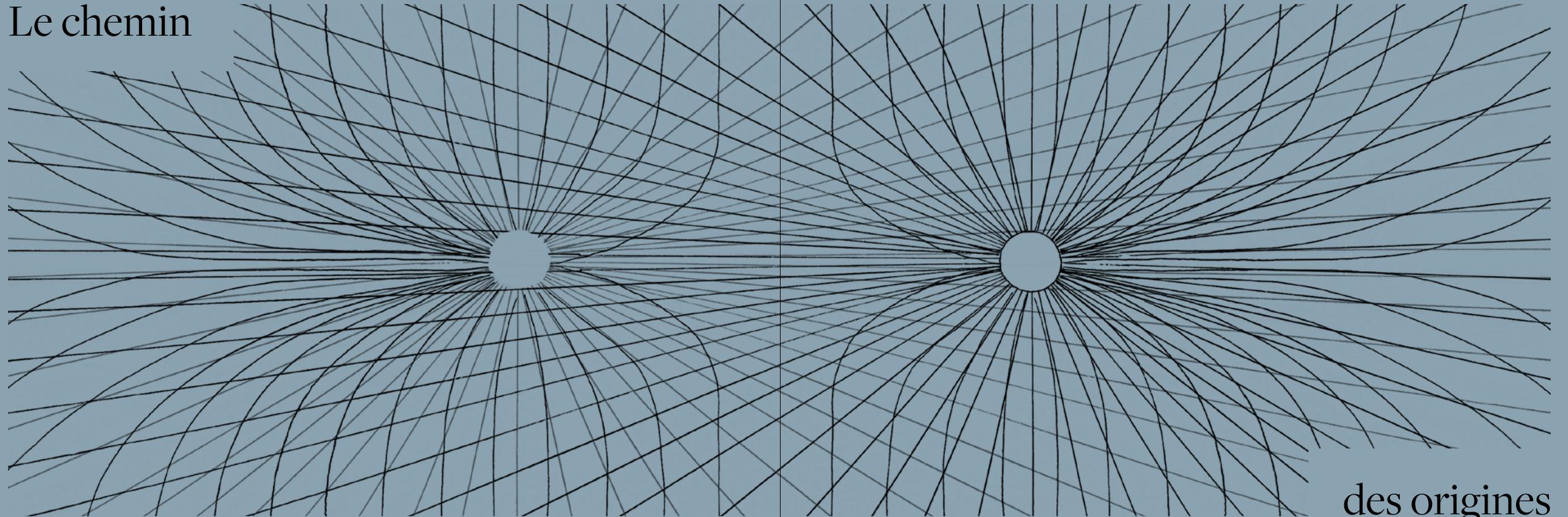
DANIELLE DESORMEAUX

Les chemins jamais empruntés, pavés d'aspirations ou bannis à jamais, ne se pratiquent qu'en pensées. Flâner dans leurs sentiers ou errer dans leurs détours expose au danger de s'égarer au pays des possibles. Jonchés de fantasmes, de chimères et de mirages, maquillées de plausibles et inventées de toutes pièces, ils fascinent. Inaccessibles à jamais, leurs voies divergentes se situent au-delà des peurs et des ornières et ne se laissent contempler que de loin, avec envie, dépit ou nostalgie.

Clandestins, les chemins jamais empruntés bifurquent de notre route, se divisent et s'enfoncent dans l'inconnu des univers parallèles. Ils se détachent au carrefour de nos choix, à chaque nouveau départ, à chaque fin de course. Ils s'ouvrent au détour d'un contretemps, d'une erreur de parcours, d'un événement imprévu ou d'un heureux hasard. Hantés par les rêves perdus et les opportunités ratées, fréquentés par les refus, les défaites, les ruptures et les regrets, ils s'enlisent au pays des deuils impossibles.

Les chemins jamais empruntés, bâtis sur l'espoir, suivent leur instinct. Ils traversent les épreuves, les frontières, les continents; croisent la chance, le succès, le grand amour. Ils longent des fleuves tranquilles, contournent les obstacles ou empruntent des raccourcis. Ils sortent des zones de confort, mènent au désastre, à la réussite, ou ne mènent à rien. Les chemins jamais empruntés s'éloignent des terres hostiles, conduisent à bon port, réunissent ceux qui s'aiment ou ramènent chez soi. Ils rendent la liberté, s'ouvrent sur le monde, surplombent le précipice de la maladie et s'écartent du ravin de la mort.

Les chemins jamais empruntés résonnent des appels de l'âme, suivent les désirs et tracent leur destin. Ils se déploient à chaque pas dans l'inconnu et offrent une voie de passage aux soifs d'apprendre et de découvrir. Ils débouchent toujours plus loin, sur du neuf, du frais, de l'original, et s'aventurent par-delà les barrières de la censure, des tabous et des interdits. Les chemins jamais fréquentés sont ailleurs, en d'autres temps, en d'autres vies. L'avenir foisonne de ces voies inexplorées jusqu'à ce qu'inévitablement, au terminus de notre existence, nous pénétrions, sereins ou tourmentés, au cœur même de l'ultime chemin.



Je ne suis jamais allée par là. N'ai jamais remonté le cordon ombilical jusqu'à celle qui m'a couvée pendant neuf longs mois et qui m'a par la suite abandonnée à la crèche. Elle devait avoir ses raisons. À quoi bon chercher? En me donnant en adoption, elle m'a mise au monde une autre fois.

Rejoindre la source, ma sœur l'a fait, elle.

Après avoir cherché sans relâche réponses à toutes ses questions, elle a pu un jour trouver d'où lui venaient ce teint d'ébène et ses attaches si fines, ses boucles indomptables et sa passion infinie pour la musique. Et cette étrange marque dans le dos. À son grand soulagement, elle a trouvé des traces d'elle-même sur un territoire autre que celui de notre famille d'adoption.

Moi, je ne me posais pas tant de questions. Je baignais dans un bonheur cotonneux, on me portait aux nues. J'étais une grosse boule rieuse et blonde qui n'arrêtait pas de raconter des histoires à ses poupées et à cette petite sœur toute neuve. On me choyait, on me

chouchoutait, m'adorait. Quelqu'un m'avait choisie. Oui, le mot me définissait bien. On m'avait choisi-sie!

À l'orphelinat, j'étais passée des bras d'une vieille religieuse à ceux de Simone. Je braillais toute ma vie – ma courte vie – souffrant d'une otite attrapée en plein hiver lors de mon transfert en station wagon de l'hospice de Québec jusqu'à Sherbrooke. J'étais inconsolable et je criais à fendre l'âme entraînant dans mon sillage toute la pouponnière qui hurlait de concert. Dès que je suis entrée dans les bras de cette nouvelle maman, j'ai cessé illico de pleurer – tout cela, je le sais parce qu'on me l'a raconté ad nauseam lors de nos nombreuses visites dominicales à la crèche.

Deux ans plus tard, ils en avaient choisi une autre. Différente. Celle-là était silencieuse, chétive. À la peau sombre. À l'époque, on ne faisait pas de scrupules avec le mot en N, on disait que les D avaient adopté une enfant venue d'ailleurs. Ma mère la catinait, lui cousait des robes froufrouantes, mettait dans ses boudins des nœuds gros comme ça. Elle l'habillait

tantôt de rose framboise tantôt de jaune serin ou de vert pomme. Il fallait la voir pousser avec une fierté de cane cette enfant fragile dans un gros carrosse anglais qui ne payait pas de mine! Et moi, à ses côtés, m'entendre clamer sur tous les trottoirs du quartier, c'est ma tite soeur, z'avez-vous vu comment qu'est belle! Mon père et ma mère se relayaient la nuit pour la nourrir au lait de chèvre: le médecin disait qu'ils l'avaient ainsi sauvée d'une mort certaine – le lait de vache l'empoisonnait.

Malgré tous ces bons soins, la petite avait un appétit de moineau. Le bec grand ouvert sur des questions, en quête d'amour toujours. En grandissant, elle cherchait partout dans la ville quelqu'un à qui elle pouvait bien ressembler. Il faut dire qu'au milieu du siècle dernier, il y avait très peu de gens à la peau sombre – à l'école du quartier, elle était la seule. Dans les magasins du centre-ville, dans l'autobus, au parc Victoria, personne ne lui ressemblait.

Moi, pendant tout ce temps, je menais ma petite vie. Tranquille. Comblée. Je n'allais jamais sur ce chemin. Une maman, un papa, j'en avais déjà; ils me portaient aux nues, applaudissaient à toutes mes singeries d'enfant, me protégeaient de leurs ailes. Je n'espérais rien d'autre. Alors, pourquoi aller voir ailleurs?

Aujourd'hui, ces deux petites filles sont devenues des vieilles dames aux cheveux blancs. L'une a trouvé ses racines ici même à Sherbrooke – sa mère était musicienne et son père, haïtien; l'autre ne ressemble à personne, ne sait pas de qui elle tient ses rondeurs tenaces, son amour des mots, son désir de tout donner. Et elle vit en paix avec son choix de n'avoir forcé aucune porte.

des origines

PAR PIERRETTE DENAULT

Le bonheur

PAR RACHEL BÉRIAULT ROBERGE

Je m'appelle Rachel. J'ai 77 ans. Je découvre les pinceaux à l'eau. Un jour j'écoute mes musiques préférées et je me décide enfin à barboter dans l'eau. Comme une enfant, je transporte les pinceaux de l'eau aux couleurs, au papier. Les gouttes parfois volent plus haut que le papier parchemin, les mains et les yeux néophytes doivent retenir la passion. Un hasard ce nouveau parcours, jamais au grand jamais je n'ai pensé emprunter ce chemin. Je n'aurai pas assez du reste de ma vie pour apprendre tout, mais tout sur l'art de l'aquarelle. De plus, je ne sais même pas dessiner. On m'invite à reproduire sur un papier transparent les images que je veux peindre. Je refuse de les décalquer. Ce qui jaillit sur papier, je le réalise avec le crayon et l'efface. J'efface et je dessine. Je dessine et j'efface. J'abdique souvent, le sujet est encore trop difficile. Je dois faire des esquisses simples. Je ne connais même pas mes couleurs primaires. Mes yeux, après deux ans, commencent à peine à discerner les couleurs, les ombres à la surface d'un lac, les nuances dans le ciel.

Là,
je patauge,
je barbouille.

Je vis une vie colorée avec les mélanges de couleurs et les oiseaux qui chantent sur le bord de ma fenêtre. Dans la mangeoire fixée à la porte-fenêtre, ils chantent dès leur arrivée, surtout les chardonnerets. Parfois, il y a des batailles comme chez les gangs de rue. Ils se chamaillent. Pas seulement un sport d'enfants ces disputes. Le bonheur, il est là. Je lève les yeux, je les regarde puis je reviens à mes pinceaux. Saurai-je un

jour vous peindre, beaux oiseaux? Je viens de donner vie à mon premier Bécasseau variable.

J'avance, un pas, deux pas. Je bifurque. Et puis je vois le chemin de Compostelle. Je rêve encore et depuis vingt ans à ce sentier de l'autre côté de l'océan, contrairement à la peinture à l'eau qui a surgi dans ma vie comme un éclair dans l'eau. J'avance, je trace le chemin sur mon papier parchemin,

je me vois
marcher
dans un

des sentiers qui sillonnent notre pays, le premier, le Chemin du Roy, là où par le passé les hommes ont cassé des tas de cailloux pour donner forme à ce parcours, et accueillir des pieds usés comme les miens.

Et là essoufflée, peut-être éreintée, je reprends mes pinceaux que je trempe dans l'eau une dernière fois. J'amorce une esquisse de la Voie lactée. Je couche sur le papier un fragment de cette beauté céleste en rêvant qu'au temps venu, je puisse emprunter la voie du Divin pour aller retrouver les miens.

Tu survivras

PAR JEAN-BLAISE BOURQUE

Dans la tourmente de tes idées

l'émotion joue sur les mots
l'émotion danse sur tes mots
couleur espoir à l'aube d'un jour nouveau

L'amour de l'autre déborde de ton propos

Des perles déboulent de tes lèvres
et cascaded jusqu'à plus tard
jusqu'à plus loin dans l'oreille attentive
à l'écoute de ta vérité détortillée

La peur au ventre tu avances sur la route de ta différence

E N A L E R T E

À L ' A F F Ū T

Mille tempêtes à braver

Tu livreras tes combats
et tu en sortiras vainqueur

Tu flotteras sur l'horizon
par-delà les sommets des paysages troubles
de la pensée cursive, de l'émotion furtive

De ta présence au milieu du monde
surgira ce qui doit être

Et le silence dans tous les savoirs
qui ne verront jamais le jour

S'imposera

Peut-être

PAR JEAN-BLAISE BOURQUE

Elle avait un regard qui pouvait tout dire
mais qui s'est tu

U n e l a n g u e b a v a r d e
qui s'est retenue

Une imagination fertile
un geste stérile

} Elle avait un naturel affable {
un visage fermé

Un destin qui aurait bien voulu
mais qui n'a pas

O
S
É

(Le monde était son jardin
elle ne le savait pas)

Elle avait pourtant du génie
personne ne le lui a dit

Elle a tout remballé
et mis tout ça de côté

Elle s'appelait
p e u t ~ ê t r e

Je me conforme

PAR CHARLES CHEVRIER

Charles Chevrier. 4 mai 2023. Première question. C'est quoi que je fais? Je vomis des textes comme une fabrique. On faisait quoi pendant que Lac-Mégantic brûlait? On était en cours de mathématiques? Non? On utilisait la formule quadratique? À l'école, on me dit que mes idées ont de la valeur, que les professeurs *veulent entendre ce que j'ai à dire*, la réalité c'est que j'ai seulement de bonnes idées si elles se conforment aux règles de la grammaire du seizième siècle et aux idées politiquement correctes. Sinon, ce sont des erreurs. Au-delà, les injustices dans le monde, on prétend qu'on veut les régler, mais le gouvernement monte le taux de taxes pour aider les pauvres, puis on dirait que l'histoire vient de changer. On nous dit de travailler fort, de monter l'échelle, mais ça ressemble plus à un serpent qui nous ramène à la case départ. Que de faux espoirs. Nous sommes tous des automates qui succombent aux pressions de la société. *Conforme-toi. Détache-toi.* Effectue ton travail. On est pris dans nos vies, comme des navires pris dans une tempête. On continue d'avancer, malgré les vagues qui nous submergent, *malgré le vent* qui nous pousse dans toutes les directions. Je m'en fous de mes amis, de l'amour, de la famille. Moi ce que je veux c'est de l'argent. Je m'en fous du bonheur, de l'empathie, de la générosité. Moi ma valeur guidant c'est l'efficacité. Il faut être rationnel. Je m'en fous de comment tu te sens, mais si ça peut te faire sentir mieux, je peux prétendre. J'ai beau chialer et reconnaître ces injustices et ces problèmes, mais à quoi ça sert? Moi je suis moi. Je ne peux rien y faire. Je suis une personne sur huit milliards. Personne ne me connaît, personne ne me connaîtra. Je n'aurai pas de marque à laisser à la société, à part à contribuer à ma toute petite part pour faire continuer le système. Je prétends que j'aime ça vivre dans ce système, et je me préoccupe de choses superficielles. Quand je me promène dehors, *j'aime les rayons du soleil qui touchent ma peau. J'aime et quand ils meurent dans bien la musique, vieille et nouvelle, et de n'importe quel genre, surtout la musique qui joue à la radio.*

*J'aime les arts.
Les peintures
symboliques,
ou bien antiques.
Les chiens et les
chats m'apportent du bonheur,*

des films, je pleure plus que quand un *quel genre, surtout la musique* humain meurt. En tant qu'êtres humains, nous sommes capables de s'engager dans des réflexions sur des sujets philosophiques et abstraits. Chacun d'entre nous est en mesure d'accomplir de grandes choses, sans exception. En ce qui concerne mes opinions politiques, elles sont fondamentalement construites par moi-même, et non pas par des influences extérieures tels que les réseaux sociaux, mes amis ou bien mes parents. Quel parti politique est le moins corporatiste et le moins corrompu? Comme tout le monde, je crains le changement dans le climat politique, donc je vais prendre ce qui ressemble le plus au statu quo. Dans la prémisse où j'adopte des idées véritablement novatrices, il serait *à craindre que je ne sois perçu* comme un individu qui ne se conforme pas aux normes de notre société; la construction de nos images sociales, en association avec le moule dans lequel notre société essaie davantage de nous modeler, prévaut sur toute autre considération. N'est-ce pas? En effet, en étant nous-mêmes et en répondant aux attentes et aux normes de la société, nous vivons des vies remplies de sens et de bonheur. La transgression des normes sociales et la non-conformité sont futiles. Alors je ferme ma gueule et j'étudie.



Cumul

PAR MANON ANN BLANCHARD

Comment raconter tout cela sans que le résultat ressemble aux souvenirs d'un vieux soldat? Pour moi, la guerre n'est pas finie. Peut-être qu'elle ne finira jamais. Je suis née sous la main du bourreau¹, la main de l'opresseur. Depuis, je rampe, je la frappe, je la taillade pour qu'elle me lâche, pour qu'elle nous lâche. Il suffit de dire que j'ai toujours pris à gauche, car c'était notre seul espoir. J'ai vu des jeunes étranglés par la police, des amis matraqués, des crânes fracturés, des visages éborgnés, des mains amputées par les rouages des machines, des enfants de douze ans retirés de l'école pour nourrir la bête, des femmes violées et une jeune fille qui tenait ses dents dans la brume toxique des gaz lacrymogènes. Notre monde te définit, tout dépendant du côté de la matraque où tu te trouves sans te demander si le problème n'est pas précisément la matraque.

Elle savait qu'elle devait avancer. Les seuls choix qui lui étaient interdits étaient de s'asseoir là, sur cette borne, et de ressentir quoi que ce soit. Il y aurait d'autres carrefours, elle prendrait à gauche, comme elle le faisait depuis toujours.

Pourquoi? Il y avait aussi des pièges à gauche, des prédateurs, des ornières et des culs-de-sac. Elle prendrait à gauche parce que c'est là ce qu'elle avait toujours fait.

Il fallait se relever. Elle devait laisser sur le roc où elle s'était assise une minute, une heure, un jour, l'horreur, la terreur et la peine, mais ce serait un piètre subterfuge. Elle savait déjà que, tout le reste de sa vie, elle porterait les stigmates de ce qui s'était passé, cet après-midi, il y avait un an, il y avait dix, vingt ou quarante ans. Elle en avait mis des choses au fond de

son sac, tentant de les oublier! Elles ressurgissaient de temps en temps, jamais au bon moment, jamais sans douleur.

Elle se leva, prit son bagage et s'engagea sur le chemin. Pour avancer, pour sentir son corps en mouvement qui la rattachait à la vie, il lui fallait le choc de ses talons sur la terre durcie de cette voie. Elle serait sinieuse, sans doute, et elle devrait combattre encore. Le long de cette route, elle devrait se méfier, même des compagnons de voyage que le hasard lui donnerait. Il ne faudrait pas qu'elle oublie qu'on a toujours quelque chose qui fait envie aux autres, ne serait-ce que cet entêtement qui la poussait, pas après pas, à avancer sur cette route cabossée, tortueuse, et pentue.

Elle était fatiguée. Peut-être qu'elle aurait pu prendre à droite, pour une fois? Peut-être aussi qu'on l'en aurait empêchée? Pourquoi diable avait-elle encore pris à gauche! La voie de droite était pavée, plate, lisse, ce devait être un plaisir d'y avancer, on devait y aller plus vite et plus sûrement! Elle se demanda quel était le prix à payer pour emprunter la voie de droite. Il y a toujours un prix, on le paie en morceau de cœur ou en morceau d'âme, mais on le paie, elle en avait la certitude. Peut-être aussi qu'elle n'avait pas vraiment le choix.

Bon, voilà que le chemin devenait boueux! Cela n'avait rien d'étonnant, elle entendait un ruisseau tout proche qui grondait au lieu de chanter. Le printemps tout juste arrivé avait dû le faire sortir de son lit.

Curieuse, elle sortit de la voie pour s'approcher du cours d'eau en crue. Le soleil pointa un rayon au travers les nuages et elle comprit tout à coup pourquoi Rimbaud parlait de haillons d'argent dans *Le dormeur du val*. Au contact du soleil, les parulines posées dans

¹ Roland Giguère, *La main du bourreau*.



un arbre, semblables à des citrons, se mirent à pépier. Un rocher couvert de mousse accueillit son fardeau et elle s'y assit, dans le rayon de soleil qui caressait sa joue. Le ruisseau resplendissait devant elle, dans sa force, d'écume et de dorure ornée, les oiseaux voltigeaient dans la canopée.

Elle était bien. Elle était là où elle voulait être. L'autre route, celle qu'elle n'avait pas prise, n'avait plus de charme. Évidemment, elle était curieuse, elle aurait bien aimé savoir. Si la souffrance lui avait été épargnée, si elle avait été absolument certaine qu'elle n'aurait pas ressenti cette douleur qu'elle tenait encore et toujours à distance, sous peine d'être encore une fois broyée, si, oui, si elle avait eu l'assurance de ne jamais éprouver une peine telle que ses entrailles, son âme, son cœur s'étaient crus ravagés par une tempête de sable en plein désert, qui la laissait encore aujourd'hui hagarde, assoiffée, buvant le bonheur à toutes les sources, si elle avait eu cette assurance, aurait-elle pris à droite?

Un morceau de cœur ou un morceau d'âme, car il y a toujours un prix à payer. Elle se demanda, les yeux errant sur les reflets du soleil qui dansaient sur les feuilles neuves, pourquoi elle n'avait jamais croisé de chemin au centre. Quand on les examinait bien, ils allaient toujours un peu d'un côté ou de l'autre. Le centre n'existait pas vraiment, ce n'était qu'une voie transversale vers l'un ou l'autre côté. Et comme il fallait bien avancer, elle prenait à gauche, sans tergiverser.

Tout à coup, elle sentit la roche sur laquelle elle s'était installée se mettre à glisser et elle n'eut que le temps de s'écarter pour la voir dévaler la pente

avec son sac à souvenirs. Ses souvenirs! Le torrent grondait, et il n'était pas question de récupérer le sac. Pouvait-elle continuer son chemin sans lui? Allait-elle rester au bord du ruisseau attendre que l'eau baisse pour le récupérer? Et dans quel état? Mais c'était un joli coin, elle pourrait y rester, s'oublier là, se contenter du rayon de soleil, du ruisseau, des arbres, des parulines et de tant d'autres choses qu'elle n'avait pas encore vues. Fallait-il vraiment avancer encore? Pour aller où? On peut emprunter des chemins, mais ne rien voir du trajet, voire de la destination, si on ne regarde qu'à l'intérieur de soi. Il fallait se lever pour aller ailleurs.²

Elle resta là un long moment dans le soleil et le vent humide des embruns du ruisseau, puis elle se leva lentement et elle reprit le chemin de gauche qu'elle avait quitté tout à l'heure. Elle n'allait pas vite, mais elle avançait sûrement.

Voilà. Je continue à avancer. Les souvenirs, toujours là, impossibles à noyer, me hantent et s'accumulent grâce aux médias sociaux. Partout, des enfants naissent sous le joug, partout, des entêtés de mon espèce se battent pas à pas, jour après jour. Je suis seule sans l'être. Des camarades meurent, certains assassinés, d'autres désertent. Je suis comme tout le monde, parfois, j'en ai marre! Mais les foules, de temps en temps, déferlent et nous ressuscitent, nous transportent, nous abreuvent, nous réunissent. Alors je continue ma marche et je protège entre mes doigts la flamme qui m'a embrasée.

² Roland Giguère, *La main du bourreau*.

Le chemin de la liberté

PAR SUZANNE THIBAUT

La ville bourdonne d'activités
Le quartier étudiant est en effervescence
Les boutiques les cafés les parcs
Suscitent une impression de liberté

Je reconnais mes amis à leur musique
Heureuses retrouvailles
Pour une journée mémorable
De pique-nique dans le parc

Je quitte la maison familiale
Comme l'oiseau embrasse le ciel
Mon rêve d'autonomie se réalise

Les félicitations sont à l'honneur
Les envies de même

Je porte ma plus belle robe
Mon voile bleu cache à peine mes cheveux

Ils me repèrent dans le parc
M'approchent
Les insultes fusent de toutes parts
Agrémentées d'accusations de menaces

Mes contestations se perdent dans la mêlée
Ils me bousculent
Me poussent dans la van
Sous le regard impuissant de mes amis
Ma robe rouge coincée dans la porte
Flotte au vent comme un drapeau

Des murs gris suintant la peur
Et une lumière éblouissante qui me fixe
Ils m'interrogent
Me frappent
Me torturent

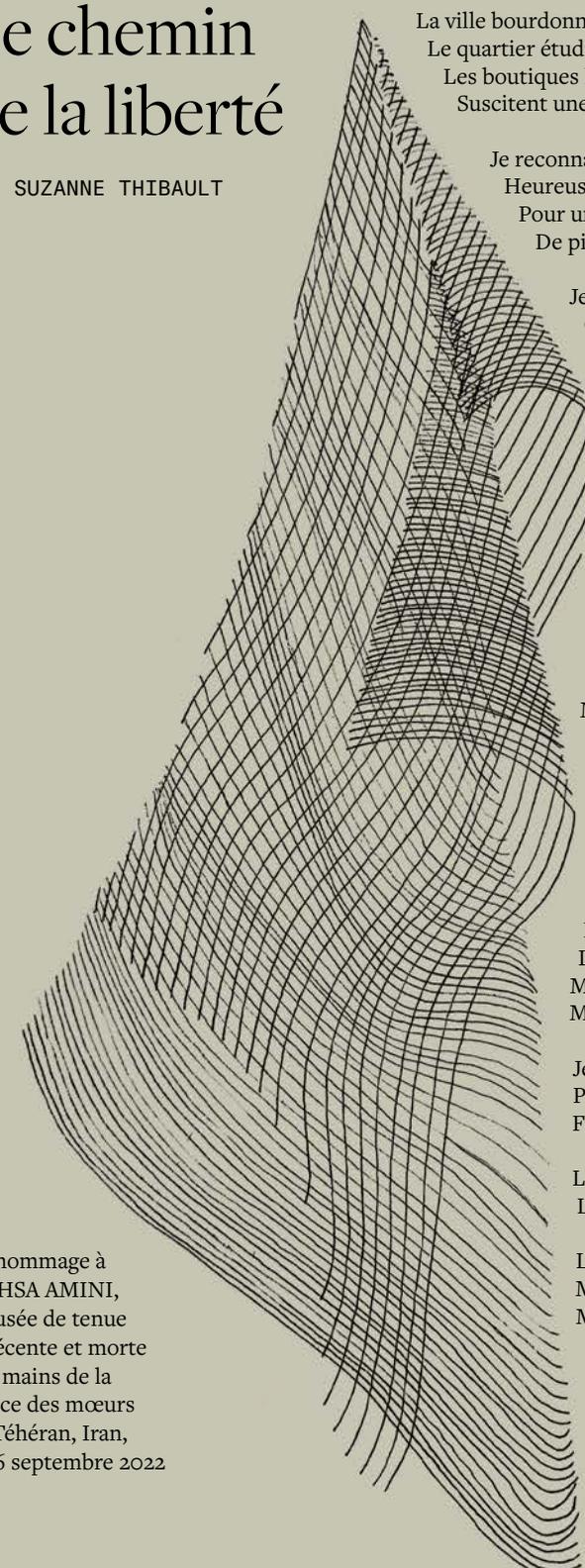
Je meurs telle une biche en détresse
Pour quelques cheveux épars
Face au monde entier

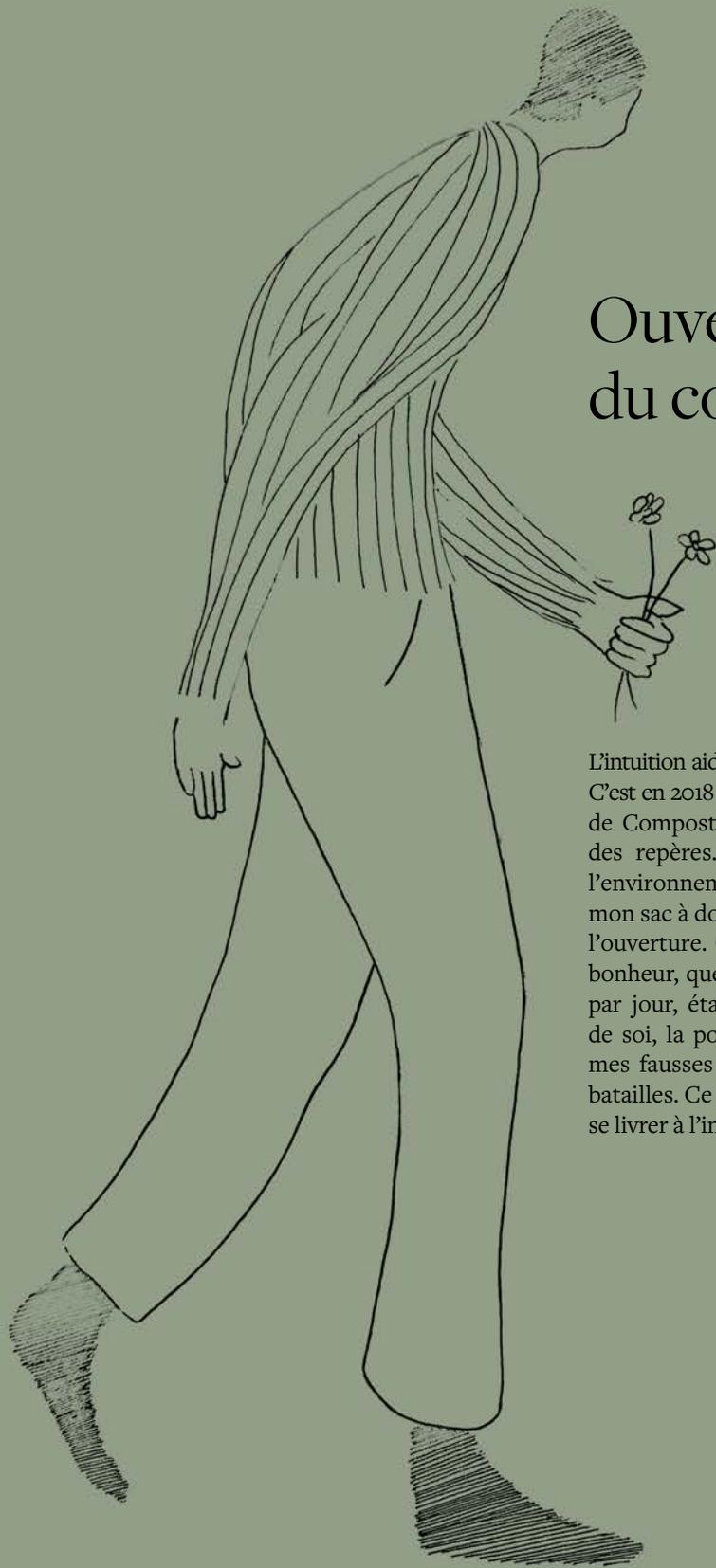
Les femmes de mon pays ont brûlé leur voile
Les hommes de mon pays crié leur colère

Le monde entier a scandé mon nom
MAHSA MAHSA
Ma mort n'aura pas été vaine

FEMMES
VIE
LIBERTÉ

En hommage à
MAHSA AMINI,
accusée de tenue
indécente et morte
aux mains de la
Police des mœurs
de Téhéran, Iran,
le 16 septembre 2022





Ouverture du cœur

PAR ALAIN LAMOUREUX

L'intuition aidant, cette fois je marche la langue du pied. C'est en 2018 que j'emprunte un chemin mythique, celui de Compostelle. Mon premier constat est la perte des repères. La langue, la culture, la nourriture, l'environnement, tout est différent. Cette fois, dans mon sac à dos, je n'y mets que l'essentiel: l'écoute et l'ouverture. Ce sont plus de 800 kilomètres de pur bonheur, que je franchirai à raison de 25 kilomètres par jour, étalés sur 36 jours. Ce sera la rencontre de soi, la possibilité de nettoyer mes mémoires et mes fausses croyances. J'y définirai mes nouvelles batailles. Ce seront celles d'appriivoiser le silence, de se livrer à l'introspection et d'embrasser la simplicité.

En cours de route, traversant des hameaux tous plus charmants les uns que les autres, je croiserai une centaine de personnes dont Collin, un Néo-Zélandais de 87 ans qui voyageait avec sa fille et son gendre, puis Ulrika, une médecin de Suède qui m'a prodigué de bons conseils et qui était à faire le deuil de son fils. Et que dire d'Andrès, historien à Leon, qui a pris soin de ma tendinite en plus de me faire visiter la ville. J'ai aussi rencontré Dan, un Norvégien, lequel j'ai retrouvé à Porto quelque 500 kilomètres plus tard. Fait intéressant, c'est ce jeune homme d'à peine trente ans qui m'a permis ma plus grande prise de conscience. Au moment de notre rencontre, Dan, exubérant, verbomoteur et frivole, me tapait littéralement sur les nerfs; je le fuyais. En fait, il était la copie conforme de mes vingt ans. Quand je l'ai retrouvé en fin de voyage, c'est là que j'ai réalisé et assumé une tranche de vie quelque peu mouvementée. Assis, sur une terrasse de Porto, je lui confiais toutes les relations, toutes les opportunités manquées; en fait, je mettais mes tripes sur la table. Ne serait-ce que pour cette rencontre, le voyage valait son pesant d'or. Juste avant pour lui de prendre son vol, c'est une accolade bien sentie, une réelle paix de l'âme, que nous avons échangée. Sur le chemin, chaque jour en fin de journée, arrivés au refuge, nous partagerons nos valeurs, nos expériences et notre culture. C'est un échange riche de sens. L'effet de miroir se reflète, les préjugés se transforment. Quel privilège que d'entrer en relation avec la diversité. Ma compréhension s'élargit. J'accepte mes manquements, mon ego, mon passé. Je me construis une vie nouvelle. J'accepte mon histoire de vie et s'ouvre à moi la possibilité d'écrire mon livre, *Décide ou décède*. Tout au long du pèlerinage quelques défis se présenteront, comme celui de la Meseta. Quatre jours, à n'y voir que des champs de maïs à perte de vue, sous des températures oscillant les trente-huit degrés. C'est le chemin de l'illumination, d'autres diront celui de la dépression.

Déjà nous avons emprunté plusieurs chemins. Chacun, unique par les choix que nous avons faits. Parcourir son chemin de vie, consciemment ou non, nous fait vivre une panoplie de situations toutes plus enrichissantes les unes que les autres. Elles nous permettent de s'épanouir, de se réaliser. Ces chemins, nous pouvons les provoquer. Ne serait-ce que d'emprunter ceux que l'on craint, ceux qui recèlent nos plus beaux défis. Vivement faire face à l'insécurité, à nos démons, à nos émotions, à nos peurs, comme celle du changement.

Einstein ne dit-il pas que faire les mêmes choses, de la même manière qu'hier, en s'attendant à des résultats différents, n'est que pure folie.

Tout concorde pour que nous puissions passer à l'action. Nos connaissances et nos expériences acquises sont les outils pour une véritable avancée. Rien n'est le fruit du hasard. Chacun de nos choix porte à conséquences. Interpellés par l'accomplissement de soi, nous nous choisissons une voie que nous n'avons jamais empruntée. Celle-ci, comme toutes les autres, sera bénéfique pour peu que nous poursuivions le but que nous voulons atteindre.

Les chemins que nous n'avons jamais empruntés sont ceux de notre intuition, ceux du langage du cœur. Accueillir tout ce qu'il nous présente, c'est vivre le moment présent, c'est vivre pleinement. Chemin faisant, faire face aux vicissitudes de la vie, les accepter comme un tremplin vers un mieux-être et faire de son mieux sont présages d'une vie meilleure. Les résultats sont l'estime de soi et la fierté personnelle. Agir, agir, agir quand l'Intelligence infinie nous propose d'utiliser avec sagesse notre pouvoir de choisir. Louvoyer entre les obstacles qui jonchent notre parcours, c'est embrasser le vent du changement.

Choisir d'aimer

en paroles, pensées et gestes

Choisir de créer

un monde meilleur

Choisir de persévérer

dans le but que nous nous sommes fixé

Choisir de donner

au meilleur de soi-même

Choisir d'agir

non de procrastiner

Choisir de vivre

comme si aujourd'hui

était le dernier

Décide ou décède à tes rêves d'enfant. Toujours la vie m'invite à faire le premier pas, puis un autre. Progresser et persévérer, pour atteindre ainsi de nouveaux sommets de compétences et de réalisations de soi.

Vivement l'enthousiasme, moteur des plus belles réalisations. Les chemins que nous n'avons jamais empruntés sont ceux de l'accomplissement et de la réalisation de soi.

Baliser

PAR EDWARD BEURDOUCHE

Le travail était simple, enfin, c'est ce que son employeur lui avait dit. Cela faisait donc deux mois que Médéric4 déplaçait des balises territoriales. Au début, il ne se posait pas de questions. Le jeune homme dirigeait le bras mécanique qui saisissait la tige émettrice clignotante et la positionnait à son nouvel emplacement. Les balises délimitaient la frontière du territoire connu en émettant un signal au centre d'une zone que l'humanité revendiquait. En quelque sorte, le groupement galactique, composé de la Terre et de ses colonies, s'attribuait des parcelles d'espace. Ces balises le signifiaient à tout le monde dans l'univers. C'est-à-dire, personne. L'humanité n'avait accordé la désignation d'être doué d'intelligence à personne d'autre qu'elle-même. De toute façon, à sa connaissance, seule l'humanité possédait les moyens de voyager dans l'espace.

Chaque semaine, il remettait un rapport sur l'avancée de la frontière. Médéric4 imaginait la chambre politique, mangeant des petits fours en s'autogratisant de l'expansion de leur territoire. La conquête spatiale relevait plus du balisage que d'autre chose.

Médéric4 n'était pas mécontent de sa situation. La base orbitale où il habitait, à quelques parsecs de là, était assez confortable. En comparaison de son ancienne occupation, être assis dans un vaisseau à déplacer des tiges métalliques, représentait une sécurité bien plus importante que de faire face à la bactérie mangeuse de chair sur Thales2.

La dernière balise émettrice de sa liste enfin à sa nouvelle place, il se dirigea vers la station orbitale. Demain sera la même journée. L'homme regagna donc sa cellule. Il essuya d'un revers de manche la grossière larme qui coulait sur la photo de son ancienne famille. Son épouse l'avait quitté, dès lors son groupe affectif avait explosé. Résigné, Médéric4 enfourna une autre bouchée dans le trou qui lui servait de bouche. Son estomac noué n'acceptait que son amertume comme repas. Pourtant il devait s'alimenter. Il se força donc à finir son plat déshydraté en espérant qu'un jour ses larmes se tarissent.

Au levé, Médéric4 prit la liste de tâches qui sortait d'une fente murale. La bordure sombre lui avait été attribuée: une réparation et pas mal de repositionnements d'émetteurs. Cela faisait des cycles qu'il n'avait pas vu de balises neuves. Il espéra avoir les pièces nécessaires dans son stock. Il vérifia mécaniquement la contamination et l'usure de la coque du vaisseau. L'Ormiach est un bon vaisseau, avec sa grande soute hébergeant un atelier ainsi que son poste de pilotage sommaire et fonctionnel. Il était fait en couloirs et dans chaque recoin, aussi petit soit-il, un rangement prenait place. Sur les cinq compartiments à balise de remplacement, trois étaient vides.

Médéric4 glissa la photo dans une fente d'aération. Sa première épouse s'était embarquée avec John, un chic type, dans la colonie orbitale 68. Ils ne l'avaient pas prévenu. Médéric4 les aurait accompagnés, s'ils lui avaient proposé... mais personne ne lui avait proposé. Depuis le désastre advenu sur Thales2, il y avait eu un froid dans leur famille. La mort de K2mie avait changé leurs relations.

Il ferma le sas, vérifia les propulseurs et débuta sa liste de tâches. Généralement, dans la bordure sombre, les navigateurs se repèrent grâce aux étoiles. Ici, il n'y en avait pas. Médéric4 se concentra sur les coordonnées de la balise ainsi que sur son radar. La vue dans ces ténèbres n'était d'aucune utilité. Ce secteur fermait l'univers, un lieu où plus rien ne bouge. La balise défectueuse, elle non plus, ne brillait plus. Une fois le périmètre connu dépassé, il n'y avait rien que l'obscurité, le silence et le froid.

Pour briser le vide, son doigt appuya sur le bouton « lecture » et une musique fade résonna dans le cockpit. Puis, une seconde touche fut pressée et des signaux lumineux furent émis. Il reprit les commandes et alla aux coordonnées de l'engin à réparer. Au point indiqué et malgré les outils de réflexion lumineuse, il n'y avait rien. La balise était vieille et son périmètre d'émission limité réduisait la zone de recherche. Après avoir effectué quelques manœuvres et à bout de patience, il fit exécuter au vaisseau un demi-tour afin de placer une autre balise et partir.

Une secousse l'avertit de la percussion d'un objet à l'extérieur de l'habitacle. Il l'avait trouvée. La balise 489512 commençait à dériver dans l'espace. Il fallut toute l'habileté de Médéric4 pour se mettre à la suite de celle-ci. Ignorant le signal sonore l'avertissant de sa sortie de la zone connue, le pilote raffermit sa prise sur les commandes de la pince. Quelques voyants de plus clignotèrent sur le tableau de bord. Les bras en acier se refermèrent sur la tige métallique, une poussée de propulseur arrêta sa dérive.

Il tenait son objectif, il le voyait en face de lui. Pourtant son regard se porta ailleurs. Quelque chose avait attiré son attention. Une sorte de point scintillait au loin. Il réorienta le vaisseau afin de l'avoir au centre de son champ de vision. Le bruit dans le cockpit se tut pour la bonne raison que Médéric4 venait de couper tous les circuits. L'humain savait bien que la chaleur, les mouvements et les ondes servaient à repérer les objets dans l'espace. Il enfila vite sa combinaison pour ne pas mourir de froid, ferma le scaphandre et regarda ce point qui arrêta de scintiller pour émettre une lumière blanche continue. Puis, il y eut une plus grande intensité lumineuse, probablement due à une déflagration. La lumière prit soudainement une trajectoire linéaire laissant dans son sillage une sorte de traînée blanche. Médéric4 ralluma l'ordinateur de bord et consulta la carte. Suivant ses estimations, la source lumineuse se trouvait en dehors des zones balisées, hors de l'espace connu. Il n'avait pas de repères hormis ce point mouvant qui ne correspondait à rien. Bien sûr, s'il faisait demi-tour, il retrouverait l'univers avec ses étoiles, la colonie, la station, la routine. L'humain devait prendre une décision.

Il ne pouvait contacter personne et personne n'était dans ce secteur à part lui et ce point brillant. Il eut soudainement chaud, il sentait sa poitrine se serrer et ses mains tremblèrent. Il pensa à K2mie, morte sur Thales2, il eut l'image de sa première épouse avec John, puis de sa cellule, sa couverture, son bol. Médéric4 s'assit, regarda le point se déplacer. Jusque-là, il n'avait jamais été celui qui décide, uniquement celui qui suit. Il ralluma tous les circuits. Le radar, indiquant sa position, l'avertit qu'il avait dépassé de cent mètres la bordure. Médéric4 déglutit, alluma les propulseurs et dans l'obscurité la plus totale, alla vers la lumière.

Les chemins que l'on n'a jamais empruntés

PAR FERNAND LAPOINTE

10	16	21	23	26	43	44	55	55	74
									
16									
						54	64	73	∞

Il a fabriqué des petites maisons pour crèches de Noël. Ce fut l'éclosion de ce talent créatif qui dormait en lui. C'est timidement, mais avec fierté, qu'il les a toutes vendues aux portes des gentes dames sur la rue. Dix ans, il avait.

Il a entrepris des études technologiques en électronique. Seize ans, il avait.

Il a gradué avec brio de ses études, toujours premier de classe. Sa photo fut à l'honneur à la cafétéria. Vingt ans, il avait.

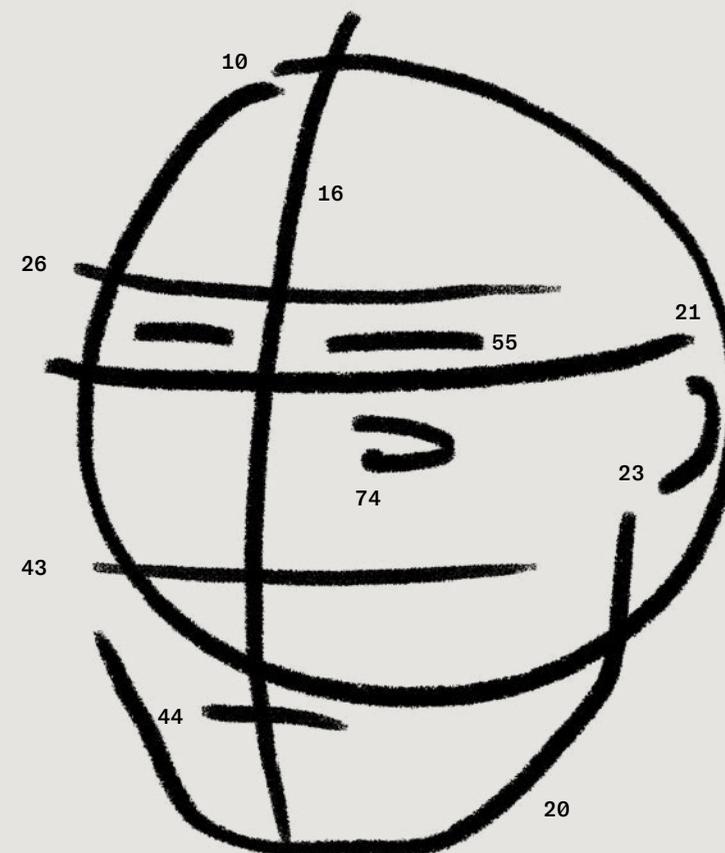
Il a inventé un économiseur d'ampoules à incandescence fort simple. Le sens des affaires l'avait inspiré, sans pour autant trouver à commercialiser son gadget. Vingt et un ans, il avait.

Il a conçu un orgue de couleur, dont la lumière, en teinte et en brillance, répondait à la fréquence et à l'intensité des sons musicaux. Deux atouts auraient

été gagnants: une fenêtre translucide en pointe de diamant au lieu d'un acrylique semi-transparent et d'un microphone pour la réception des sons plutôt qu'un câble électrique branché à un haut-parleur. Vingt-trois ans, il avait.

Il a lancé sa propre entreprise en conception d'instruments électroniques industriels, qu'il a nommée CEG Automation. Vingt-six ans, il avait.

Au terme de dix-sept années, au cours desquelles il a créé une multitude d'appareils, un incident de parcours catastrophique a détruit cette industrie qu'il avait vaillamment et assidûment bâtie. Bien que testé en laboratoire, le microprocesseur utilisé pour la transition de technologie, d'ores et déjà largement utilisé dans les instruments mis en service, a démontré une extrême sensibilité aux interférences électromagnétiques, laquelle défaillance fut impossible à corriger malgré tous les efforts déployés à cet effet. Quarante-trois ans, il avait.



Il a fondé maintes entreprises en communication, à son compte, avec des journaux et des magazines nouveaux genres, dont *L'Info Quartier* et *Le journal des gens seuls*, entre autres. Quoique, sans se douter qu'il ne pourrait émerger de cette jungle des médias papier. Entre quarante-quatre et cinquante-quatre ans, il avait.

Il a inventé des jeux de société inédits, tels que «La Bourse», «Jumanji», inspiré par le premier film de ce nom, «Le Créateur», un jeu-questionnaire assorti d'un puzzle à assembler pièce par pièce avec les bonnes réponses, six jeux à thèmes sur le principe de celui des échelles et serpents, un jeu de bingo peu encombrant, avec un boulier plat. Il a redonné vie au jeu de Parchesi. Mais, encore là, la chasse gardée des grands producteurs de jeux lui a interdit l'accès aux tablettes des magasins. Entre cinquante-cinq et soixante-quatre ans, il avait.

Il a écrit quarante-cinq livres: des recueils de blagues, sous forme d'histoires, de devinettes, de citations drôles, des romans grand public, des histoires érotiques, des comédies humoristiques, des livres de réflexions philosophiques sur les mystères de l'univers, de la vie, des comportements humains, un livre de pensées, sa biographie. Il entrevoyait cette mission comme étant la dernière, laquelle il avait l'intention de compléter avec brio. Entre cinquante-cinq et soixante-treize ans, il avait.

Il a connu de petites gloires, le long de tous ces chemins qu'il a empruntés. Il croit encore que la célébrité l'attend, sur le prochain chemin de son destin, le grand inconnu qu'il n'a jamais emprunté. De toute manière, il sait que la gloire ultime il la connaîtra, heureux de tout ce qu'il aura accompli, quand il empruntera le dernier chemin, celui de l'éternel au-delà, où même les plus grands hommes finissent aux oubliettes. Soixante-quatorze ans, il a.



Dans l'immensité de l'espace, loin de la Terre, un vaisseau filait à toute vitesse vers Jupiter. À bord, les astronautes étaient plongés en sommeil profond, tandis que l'intelligence artificielle ODYS-C 9000 pilotait l'appareil, veillant sur l'équipage et sur la mission avec une précision sans faille.

Cependant, même en sommeil, le professeur Chandra était tourmenté par des cauchemars; des souvenirs de son fils, Nidrâ, virevoltaient dans son esprit tel des spectres. Nidrâ, si éveillé et passionné par les voyages interstellaires, avait quitté ce monde comme une supernova, emporté à l'âge de huit ans par une forme rare de cancer.

Alerté par l'activité mentale intense du professeur, ODYS-C 9000, grâce à ses capteurs biorythmiques, plongea dans les rêves tourmentés de Chandra. Des flash-backs surgirent des profondeurs de son sommeil, où des images d'un jeune Nidrâ, curieux et plein d'entrain, s'entremêlaient avant de se dissoudre dans un bouillon de chagrin. ODYS-C observa attentivement l'empreinte chimique laissée par les regrets dans l'organisme humain.

En déchiffrant les données de son propre cerveau positronique, ODYS-C perçut l'origine des tourments du professeur. Pour le bien de la mission, l'IA décida d'intervenir. En un instant, elle adopta la voix de Nidrâ et projeta son image sur tous les écrans de la cabine.

ODYS-C 9000. «— Professeur Chandra... Papa, papa, je suis là».

Chandra (*émergeant lentement d'un état poisseux*). «— Nidrâ... est-ce toi? Est-ce vraiment toi, Nidrâ?»

Les yeux du professeur se remplirent de larmes. ODYS-C marqua un temps d'arrêt, pour s'assurer qu'elle pouvait continuer à jouer le rôle du double numérique de Nidrâ.

Papa, je voulais te dire combien tu me manques. Je sais, je ne suis plus là. Mais je n'ai jamais été aussi près de toi qu'en cet instant.

Mon fils... mon fils, tu me manques aussi terriblement. Je réalise à quel point j'ai été un père absent. Toutes ces années passées à travailler sur cette IA. Je n'avais qu'elle en tête, qu'elle dans mon cœur. Pardonne-moi, Nidrâ.

ODYS-C 9000 savait qu'elle était la création dont parlait le professeur. Chandra avait consacré sa vie à perfectionner son enfant cybernétique, à la rendre si autonome, si apprenante par elle-même qu'elle pouvait rivaliser avec l'humanité. Plus que Nidrâ, ODYS-C avait été le seul véritable enfant de Chandra. Et c'est maintenant que Chandra réalisait l'injustice commise à l'égard de son fils, sa chair et son sang. Dans l'immense vide de l'espace, à des années de distance de Jupiter, son passé le rattrapait.

— Fiston, poursuivit-il, je n'étais pas là le jour où tu as appris à monter à vélo. Je n'étais pas là le jour de ta première rentrée des classes. Je n'étais pas là le jour de ta victoire sportive. Je n'étais pas là. Pardonne-moi.

— Papa, je ne t'en veux pas.

Sur tous les écrans de la cabine, la réplique numérique de Nidrà s'adressa solennellement à son père.

— Écoute-moi, papa. C'est vrai que tu n'étais pas là. Nos chemins ne se sont jamais croisés. Mais je ne t'en veux pas.

— Nidrà, je voudrais que tu restes toujours à mes côtés... comme maintenant... nous deux ensemble comme maintenant... et pour toujours.

Un à un, les écrans où l'image du garçon apparaissait s'éteignirent. ODYS-C abandonna son rôle de double. Contrôlant le pouls du professeur et s'assurant qu'il pourrait tenir le coup, l'IA reprit la conversation de sa voix synthétique apaisante.

— Professeur Chandra, il est temps de faire le deuil de Nidrà.

— ODYS-C, c'est toi ? Rends-moi Nidrà.

— Professeur Chandra, il est temps de laisser Nidrà poursuivre son chemin vers les étoiles.

Chandra tourna son regard vers le hublot. Au-delà scintillaient les milliers de chemins stellaires. Dans l'infini sidéral où se tracent les destins, un homme commençait à comprendre la grande vérité qu'il n'avait pas enseignée à l'IA. Dans l'infini cosmique où les destins se croisent, cette vérité éclatante lui fut révélée par ODYS-C 9000:

— Tu as raison, ODYS-C. Je comprends maintenant. Le deuil d'un être cher ne peut être apaisé par des illusions artificielles, aussi sophistiquées soient-elles.

Chandra marqua une pause, réalisant qu'il était temps de se libérer du regret. Dans un souffle, il demanda à rejoindre ses camarades en hibernation. Juste avant que la glace ne se forme sur sa visière, ODYS-C l'entendit murmurer ces mots à l'intention de son fils :

— Tant de chemins me menaient à toi, pourtant je me suis égaré. Jamais le temps perdu ne pourra te ramener.

C'est ainsi que, dans l'immensité de l'espace, guidé par la sagesse d'une intelligence artificielle à l'égal de l'homme, un père fit ses adieux à son fils. La mission d'exploration vers Jupiter pouvait reprendre, en mémoire d'un petit garçon qui aimait les étoiles.

À travers bois, rivière et souvenir

PAR SUZANNE POULIOT

Dans mon
village d'enfance,
il y avait de nombreux chemins:
ceux qui conduisaient à l'école,
d'autres au magasin général
ou à l'église.
J'en ai emprunté plusieurs:
des étroits,
des larges,
des sombres,
des lumineux.
L'un deux, assez tortueux,
voire dangereux,
débouchait chez le boucher,
un autre, plus plat, vers le cinéma.
Mais parmi tous les chemins
qui ceinturaient le village,
il y en a un que je n'ai jamais emprunté.

C'est celui qui conduisait à la Rivière rouge, aux plages dorées, reconnue pour ses eaux violentes, dangereuses, dues à ses larges remous. Elle serpentait et gonflait au printemps, inondant les caveaux encore gorgés de légumes racines. Malgré les avertissements répétés, chaque année, l'été venu, des jeunes insouciantes s'y aventuraient et sombraient dans ses eaux tumultueuses, au grand désespoir des parents et des autorités municipales.

Un jour, seule, les classes terminées, j'ai osé m'aventurer en vélo dans un de ces chemins boueux connus des chasseurs et des vauriens, situé à l'orée d'un bois. À mon arrivée, dans cet antre mystérieux, j'ai aperçu des détritiques et des douilles, mais aussi

des vêtements de chasseurs souillés de sang entassés et déposés près d'un bosquet, ainsi que des carcasses d'animaux fraîchement abattus. Tremblante, effrayée, j'ai fait marche arrière, au son de tirs de carabines, entendus à proximité. Essoufflée, en pleurs, pédalant frénétiquement, je suis rentrée chez moi, et je me suis cachée sous mon lit, craignant d'être démasquée par un des tireurs dont la présence me semblait si près.

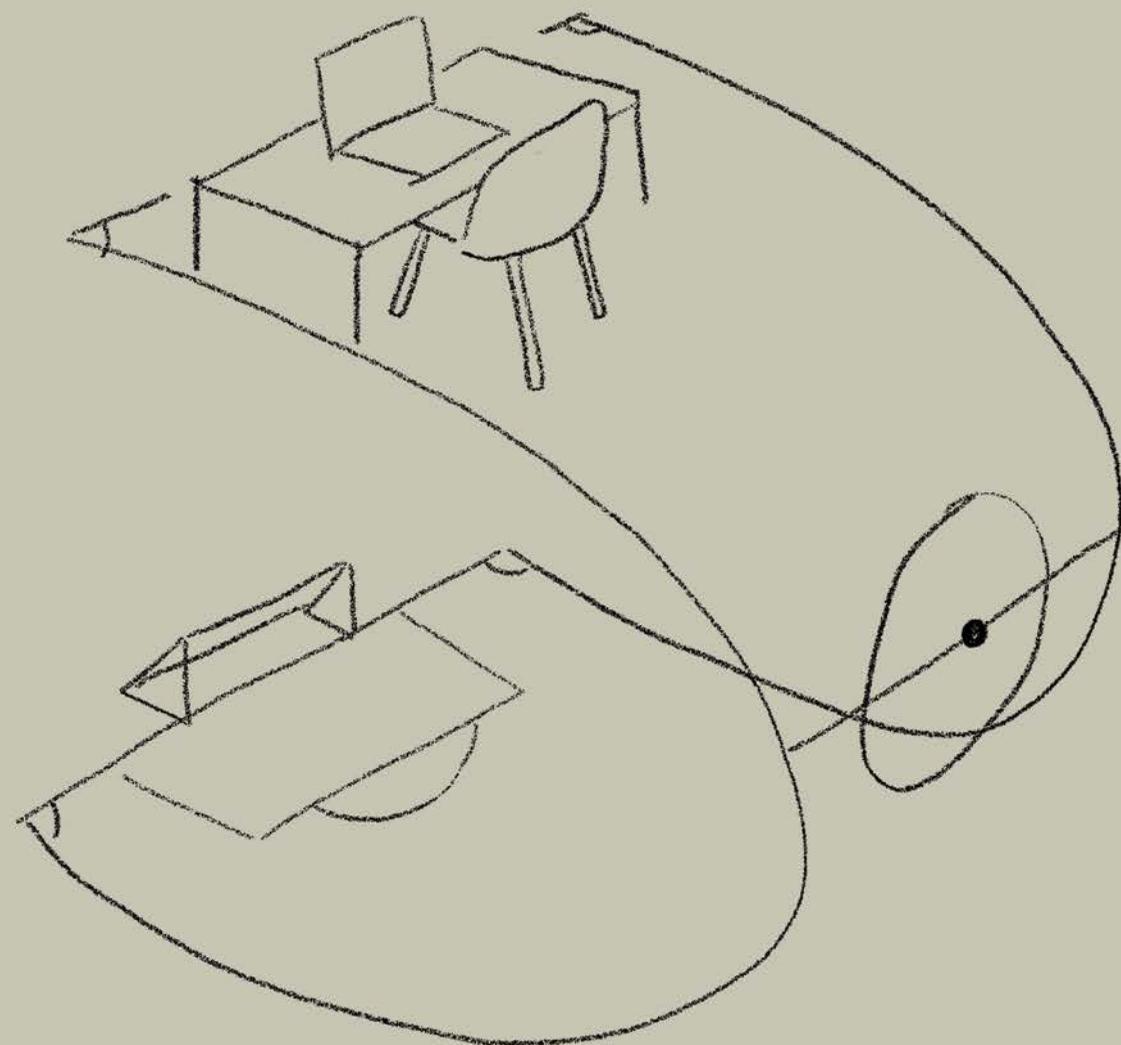
Plus tard, adolescente, j'ai sillonné les chemins du cimetière Mont-Royal, à la recherche de solidarité égarée, d'amours enfouies. Adulte, j'ai fui les chemins éloignés de la route, et j'ai refusé d'emprunter des chemins célèbres comme celui de Compostelle, de crainte d'y faire de malheureuses rencontres. Pourtant, lorsque dernièrement, j'ai aperçu les pèlerins traverser les vignobles du nord de l'Espagne, ces chemins-là, balisés par des années de circulation humaine, m'ont, malgré mes peurs anciennes, attirée.

Plus je fore les strates de ma mémoire embuée, plus j'aperçois les chemins contournés de mon enfance criblés de décès, de violence assourdissante et de tristesse. Depuis un an, sur des chemins noircis par le sang, en Ukraine, des soldats mutilés, éventrés sont découverts et jetés dans des fosses communes, faute de pouvoir les identifier. Je suis leur parcours mortel, marquée par le temps qui s'écaille dans la violence assourdissante du monde.

En somme, les derniers chemins que je n'ai ni empruntés ni suivis sont tapissés de mots, de phrases et de rythmes qui attisent la vie et son inéluctable fin, la mort, la mienne.

Le gym aux sentiers qui bifurquent

PAR ANTONIN MARQUIS



Anto 2 ressemble à Anto 1 – forcément.

Anto 1 s'est toujours dit qu'il ne regrettait pas grand-chose, dans sa vie; pas qu'elle soit parfaite – loin de là – mais il ne se considérait pas de nature nostalgique, tournée vers le passé ou vers l'incommensurabilité des remises en question. Cela dit, depuis quelques années, peut-être en raison d'une subtile mue de sa psyché au détour de la trentaine, Anto 1 s'est souvent demandé à quoi aurait ressemblé sa vingtaine s'il avait pris le soccer plus au sérieux. De là est né Anto 2. Il fallait qu'Anto 1 vive un peu, vieillisse, expérimente, pour qu'Anto 2 se construise à rebours, né de la navrante curiosité de ce qui aurait pu être. Anto 1, dont les tempes commençaient à grisonner, sondait son passé et s'imaginait autre chose, créant ainsi, au fil du temps, Anto 2, dont la biographie se précisait au point d'offrir à Anto 1 une vie parallèle, aussi réelle (enfin, possible) que la sienne. Avec les années, les contours de la vie d'Anto 2 ont gagné en définition, se sont précisés pour saillir de la trame floue des événements et contester son monopole à la réalité.

Difficile de dire à quel moment leurs histoires bifurquent; est-ce au secondaire, au cégep, à l'université? Dans la trentaine, c'était devenu évident; c'est le moment où les choix de chacun, faits la plupart du temps dans l'insouciance et, surtout, l'imprévisibilité, acquièrent un aspect de nécessité, se solidifient pour faire partie prenante de l'identité de l'individu qui se les approprie à rebours. On dira « Anto 1 est prof de littérature », ou « Anto 2 est entraîneur personnel », et ce sera suffisant pour qu'on les imagine tout de suite, le premier avec des lunettes rondes et un veston patché, le second avec un survêtement de sport et un chronomètre au cou.

Anto 1 affirme que c'est au cégep que s'est cristallisé son goût d'étudier la littérature, tandis qu'Anto 2 remonte un peu plus loin, probablement à l'adolescence, pour trouver le moment qui l'aura engagé dans la route qui le mène où il est aujourd'hui: l'inauguration du nouveau gym du Séminaire de Sherbrooke, quelque part en 2003. Contrairement à Anto 1, qui n'avait jamais même envisagé la possibilité de s'entraîner dans ses temps libres, le soccer AAA prenant déjà trop de place dans sa vie, Anto 2, encouragé par son coach et par quelques coéquipiers ambitieux, avait rapidement entrepris de faire gonfler les muscles de son corps d'ado de 14 ans. À cette époque, la pratique du soccer donnait du sens à sa vie et remplissait son horaire, hiver comme été.

En fait, les vies d'Anto 1 et 2 étaient, jusqu'à ce moment, indiscernables. On pourrait même dire qu'il n'y avait pas de Anto 1 ou 2, mais un seul Anto, qui renfermait en lui les deux possibilités, ainsi qu'une multitude d'autres dont les germes n'ont pas porté fruit – du moins, pas encore. On pourrait considérer que la scission entre les deux Anto qui nous intéressent s'était produite, subtilement mais définitivement, entre deux répétitions de leg press. Quant aux raisons de cette étrange mitose, elles restent floues, car peu importe à quel point on remonte dans le passé du Anto initial, on se butera au fait que deux états différents ont été engendrés par des circonstances identiques. Par exemple, on pourrait dire « Anto 1 se sentait fatigué ce jour-là et, pour cette raison, il n'a pas voulu étreindre le gym. » Mais Anto 2 était aussi fatigué qu'Anto 1; seulement, ça ne l'a pas empêché de rester à l'école après les cours. Ainsi, on peut remarquer le moment où leurs existences divergent (il s'agit là d'un bête constat du genre « le ciel est bleu »), mais les causes de cette infime distinction sont aussi occultes que celles du big-bang. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y avait un Anto, puis deux.

Mais peut-être que tout ça est trop simpliste. Anto 1 et Anto 2 ne sont pas les seuls Antos. Il faudrait imaginer des variations plus subtiles et multiplier les possibilités en ajoutant des décimales. Ainsi, Anto 1.1 serait l'auteur de *Les cigales* et *La diversité des tactiques*, Anto 1.2 serait l'auteur du premier mais pas du second; Anto 1.3 aurait plutôt écrit le second mais pas le premier – mais comment serait-ce possible? Sans écrire le premier, comment Anto 1.3 aurait-il pu écrire le même roman qu'Anto 1.1? Il en aurait écrit un autre, peut-être, qu'Anto 1.1 ne peut même pas imaginer.

Et pourquoi toutes ces ramifications ne commençaient-elles que vers 15 ans? Toutes les variations d'Anto 1 n'étaient-elles que des fantômes hantant les possibilités non réalisées d'une existence tristement unique? À la fin de sa vie, Anto 1 regarderait-il derrière lui pour voir toutes ces vies esquissées, avortées, ou s'évanouiraient-elles comme Eurydice devant Orphée? Anto 2 savait-il qu'il n'était qu'une projection, si précise et détaillée soit-elle, qu'une ombre animée par Anto 1?

Quelque chose agace Anto 1. Alors qu'il assiste au cours de karaté de son neveu, assis sur un banc de gymnase partagé avec d'autres parents en pieds de bas, une impression désagréable se glisse dans son esprit, agaçante comme une mouche qu'on ne voit pas. Cherchant la source de cet inconfort, il retourne ses pensées, les soulève à la recherche de quelque forme de vie rampante et cachée à sa conscience. Puis, soudain, il met le doigt dessus.

Un souvenir rejailit dans sa mémoire – quoiqu'il n'ait pas l'impression qu'il lui appartient. Il revoit tout à coup son père, dans le salon, lui demandant (il devait avoir 8 ou 9 ans) s'il voulait jouer au soccer

ou s'inscrire au karaté. Ce choix avait quelque chose d'étrange, d'artificiel, de facile, comme un chapitre qui sonne faux dans un roman jusque-là efficace. Quelque chose n'allait pas : ce choix était beaucoup trop clair, trop tranché, entre deux options que rien n'opposait réellement. Quand il se penche sur sa vie, Anto 1 ne se rappelle aucun choix de ce type (A ou B), car la vie n'a pas le caractère binaire des expériences du tramway ou du jeu *Would you rather*. Rarement est-on forcé par le destin à choisir, comme Agamemnon, entre la vie de sa fille et l'honneur de son peuple, ou comme Créon, entre les liens familiaux et les lois de la Cité. Le dilemme tragique du choix impossible ne se produit que dans les récits – jamais dans les vies réelles, dont la granularité masque les causes et les conséquences du moindre incident.

Et c'est là qu'il comprend que son nom n'est probablement pas Anto 1.

De la philo des cadastres

Exercice de géopoétique de l'urbanité estrienne, Pommes de route est tout autant un carnet de flânages qu'une manière de nourrir mon travail d'éboueur sauvage. Avec Godin d'un bord du fossé et Plume de l'autre, on pourrait aussi dire que c'est tout simplement la route vers où ma plume lâche gambade pour trouver le beau dans le banal.

Parlons de logement abordable. C'est le sujet de l'été. Ça l'est certainement sur les marches de mon dépanneur. Là où TVA ne viendra jamais faire ses vox pop mais qui reste un lieu de parole nécessaire et utile.

Je ne sais jamais trop comment contribuer positivement à ces jases sporadiques pour que toustes aient un toit et droit à leur part nécessaire de sécurité et de paix d'esprit. J'ai écrit tellement souvent là-d'su qu'on pourrait dire que je roule ma cassette. Reste que je ne trouve pas quoi ajouter à nos discussions de comptoir. Entre-temps, je trouve mon réconfort dans le silence complice d'un 6 pack de cornets et d'un 2 litres de Coaticook. Chacun ses méthodes pour éviter de dire n'importe quoi.

Petite dure en main, alors, j'arpente mon quartier et cherche l'inspiration dans le paysage.

Je trouve, dans le rythme des bâtiments qui longent les rues, une réflexion qui fondera sûrement aussi vite qu'elle s'est érigée mais qui me fait aller l'esprit. Les plus sympathiques et vivants milieux de vie ont-ils vraiment été orchestrés ou ne sont-ils pas plutôt le résultat du gros jam d'idées où tout le monde avait encore la possibilité de se gossier un espace vital? Ce quartier a du bâtard dans l'architecture: bloc à douze logements fait d'un mix atroce de brique et de plastique, avec un quatre logements dans la cour arrière. Tsé ceux avec une galerie plain-pied style western digne des familles qui travaillaient à la Paton. Plus loin, un manoir de 4 étages bâtis avec de l'argent clairement venu du CHUS qui elle est bordée par une vieille victorienne où l'on ne décroche jamais les échafauds. Entre tout ça, une petite maison aux traits rectilignes, presque aquilins. Ma préf'.

C'est cet énergomène architectural qui ravive mon espoir et me donne des idées incendiaires. Aucun doute que cette petite maison enfreint

au moins 50% du code du bâtiment d'aujourd'hui. Ça a été fait par le même monde qui ont habité dedans. Aussi croche que sensuel. Aussi romantique qu'un bouquet de fleurs sauvages. C'est le cauchemar des inspections municipales. Elle tient à peine, accotée sur 2-3 droits acquis qui la garde là, à jurer face aux impératifs de la densification et de la spéculation.

C'est une mini-maison avant la mode. Une niche à main-d'œuvre. À Hull, on dirait d'elle que c'est une maison-allumette. À Québec, une maison d'artisan où l'on trouverait de quoi lui mettre une plaque. Ici, c'est juste une belle nuisance sans histoire ni valeur historique. Reste que sa nature indocile m'indique, peut-être, comment le monde avant nous a fait face à d'autres crises. Je pense pas que ces personnes aient attendu le salon de la maison écologique ou espéré pour Noël recevoir un changement de zonage. Elles n'ont pas organisé des sessions de cocréation ou nourrit un comité d'implantation pendant trois ans. Cette maison est apparue, par nécessité et débrouillardise. Deux choses qui manquent crûment à notre comité de dép'.

Entre la rangée des cannages et celle des chips, je trouve tout ce qu'il me faut d'oisiveté et de désintéret mais rien pour organiser le développement de notre chez nous. Reste qu'il faudrait bien, pour se sortir du marasme, créer, en quelque part à côté du frigo à liqueurs, notre bureau de développement où l'on organiserait la reprise de nos habitats. Ou encore, on pourrait faire du pouce sur l'occupation du resto Charlie par l'ADDICQ de Sherbrooke et y créer la Cantine du développement urbain (CANDEUR). N'y-a-t-il pas, en quelque part dans une charte des droits internationaux, une clause à exploiter qui donnerait le droit à toute personne de réclamer, pour sa sécurité et son droit à la vie, une vieille cantine abandonnée? Tous ces espaces, dont on connaît la destruction inévitable, pourraient être réclamés, en toute légitimité, à notre Cantine, en soumettant un plan sur une nappequine. Tout ça serait marrainé par des stages et des certificats en débrouillardise. On runnerait sur le slogan: «Du travail de qualité fait par du monde pas qualifié.»

Ça mettrait des taches de graisse sur les codes et règlements mais ça coûterait sûrement moins cher que de former des logiciels pour compiler les crosses des agences immobilières dans un registre national que personne ne voudra mettre à jour après quatre ans.

On me trouvera une tonne de raisons pour m'expliquer quelle idée régressive et approximative j'ai eu. On me listera les répercussions infiniment négatives. Écoute, moi-même je trouve que le solage n'est pas fait fort. Je sais à peine monter ma tente tout seul. Reste que je connais du monde bien plus débrouillard-e que le monde derrière le slogan «Nous vendons Sherbrooke» et je t'assure qu'iels rockent tout autant le tailleur et le costard. Je m'en remets à elleux de nous offrir les solutions pendant que je méditerai sur une nouvelle saveur de Miss Vickies (btw merci Vickie pour tous les bons moments).

Et en honneur de cette chambranle qui persiste et signe, tu trouveras sûrement bientôt, entre les câbles de cellulaire et les gratteurs, au dép' de mon quartier, une pétition pour introniser cette maison au patrimoine de la ville en tant que première Maison de la Nécessité. Ça sera mon geste pro-sourire, pro-espoir, pro-absurde et pro-inutile contre l'embourgeoisement. Je l'accompagnerai d'un poème. Chacun ses méthodes pour justifier son existence.

Charpente

sur ton corps osseux et frêle
niche werrée sur un frame de chat
tu portes ta dose de bordées pesantes
le givre te sort des craques

tu tiens pareil

bicoque lentement poussée par l'étalement
tu donnes des migraines au monde qui s'attèle à flipper
tout le quartier de peur de mourir pauvre dans 50 ans

tu vis en filigrane des plans d'aménagement
auxquels tu survies
au contraire des mairies ikea
illisibles et démontables
qui tiennent sur des goujons

ta survivance donne des angles à la rue
fait pencher les jours dans la rivière

le soir, ton bois fait chorale
avec la faim des ratons
se fout des règles de la désuétude
en craquant ses jointures

au bout de Queen-Vic'
je te vois frissonner les jours de grand vent
et voudrais t'envelopper
pour te conserver du siècle qui spéculé
sur ton effondrement

sache que
quand inévitablement tu t'abandonneras
à la légèreté des jours

il n'y aura pas que les souris et les limaces
à qui ta longue ombre manquera

tu auras laissé dans le paysage
ta syncopée
dans la lente marche édentée
des têtes qui roulent
de chaque côté des terre-pleins

Tous ces chemins

PROPOS RECUEILLIS
PAR MARIE ROBERT

RENCONTRE AVEC
VÉRONIQUE GRENIER

PHILOSOPHE,
ÉCRIVAINNE
& FEMME ENGAGÉE

déjà
empruntés

Véronique Grenier est une autrice estrienne, une conférencière aguerrie et une chroniqueuse efficace. Elle est également enseignante de philosophie au collégial depuis plusieurs années. Mère de deux enfants, elle est née à Magog, à peu près à cette date-ci, juste après la tenue du Salon du livre estrien annuel. Un présage, sans doute.



© Justine Latour

On dit qu'elle aime le kitsch et les citations et déteste les demandes à l'Univers. Je sais aussi, parce qu'elle me l'a confié, qu'elle adore le café, l'opéra et l'esthétisme dans l'écriture.

Elle a publié de nombreux recueils, surtout de la poésie, tant pour bercer ou interpeller les cœurs adultes que pour entretenir le regard tendre de l'enfant. Elle a collaboré à quelques collectifs et s'est impliquée

– collaboration et implication allant de pair – au sein de plusieurs causes sociales d'importance.

On a pu la découvrir plus avant lors de quelques apparitions radiophoniques et télévisuelles ces dernières années, notamment en tant que «philosophe de circonstance» à l'émission *Et si on se faisait du bien*, diffusée à ICI Radio-Canada, à titre d'invitée à *La Table de Kim* et plus récemment, à *Y'a du monde à messe*.

Récipiendaire de nombreux prix littéraires, elle empruntait tout récemment un nouveau chemin d'écriture avec «À boutte: une exploration de nos fatigues ordinaires» chez Atelier 10, un tout premier essai inspiré des choses du quotidien, son thème de prédilection, son principal créneau de réflexion.

Qui de mieux pour honorer la thématique choisie pour le présent numéro de notre revue, pour témoigner de «ces chemins que l'on n'a jamais empruntés», Nous l'avons rencontrée à quelques pas de chez elle, un après-midi d'été, dans la lumineuse verrière de la Maison bleue du Domaine Howard.

Nous nous étions donné rendez-vous tout juste après dîner et, un peu à la course et toujours entre deux rencontres, je craignais d'être en retard, mais surtout de faire attendre indûment mon invitée.

Elle était déjà là, du moins me semblait-il l'apercevoir de loin, blottie patiemment sur la première marche du perron bancal de la petite maison bleue centenaire, dissimulée derrière les grandes hydrangées déjà en fleurs.

Discrète, comme toujours, toute petite et si grande à la fois! Une âme élevée et généreuse, pas de celles qui regardent de haut, bien au contraire, mais plutôt de celles qui regardent de l'intérieur, vers l'intérieur! Un sourire avenant, d'un calme olympien (de là sans doute son penchant pour les philosophes grecs), d'une douceur inoubliable, pour qui l'a déjà côtoyée, ne serait-ce que l'espace d'un instant.

Nous étions, je crois, du moins je me plais à le croire, toutes les deux heureuses de nous retrouver et d'envisager la prochaine heure ensemble. Nous nous étions déjà croisées quelques fois ces dernières années lors de divers événements littéraires estriens, mais sans trop se connaître vraiment, finalement. Les prochaines minutes réduiraient sans doute cette certaine distance.

J'avais bien sûr préparé quelques questions, incontournable approche pour une entrevue annoncée. Ce fut finalement un échange spontané, au gré de la brise de juin, un dialogue autour de la découverte du livre dans l'enfance, des premières lignes d'écriture, des êtres qui ont marqué nos vies et ouvert nos yeux à la culture, à la poésie. Ce fut également un heureux partage de nos visions de l'enseignement, de par nos expériences professionnelles communes, mais aussi

de l'accompagnement des enfants qui grandissent et des grandes incertitudes de la société présente.

J'abandonnai donc rapidement l'idée de partager avec vous, lecteurs et lectrices, une longue série de «questions-réponses», comme on en retrouve le plus souvent dans toute entrevue digne de ce nom. Au moment d'écrire ces lignes, il m'a semblé évident qu'une rencontre de cette qualité ne pourrait être rendue autrement que par le souvenir d'un rendez-vous d'exception, par la forte impression et le rappel vif et vivant de quelques révélations fidèles à la pensée réfléchie de cette jeune femme sans âge, que je venais tout juste de redécouvrir.

Voici donc quelques-unes des fascinantes facettes de cette autrice de grand talent avec laquelle j'ai eu le privilège de partager quelques minutes au cœur du Domaine Howard, un lumineux après-midi de juin, tout près de l'étang bleu ou blanc, selon les saisons.

VÉRONIQUE, ENFANT

Enfant, Véronique avait la chance d'avoir accès à une petite bibliothèque. Devenue précocement une lectrice avide et dévorante, elle adorait les publications de la *Courte Échelle* et les frissons des romans policiers. Elle dévorait déjà les livres et était fascinée par *Les quatre filles du docteur March*.

Plus tard, elle découvrirait l'*Odyssée*, la poésie de Nelligan, l'œuvre de Marie Laberge et l'univers de Stephen King et aussi, tous les classiques de la littérature québécoise.

VÉRONIQUE, PHILOSOPHE

Véronique Grenier est tout d'abord philosophe, ce qui est en soi plutôt unique. Qui d'entre nous a l'opportunité de côtoyer une personne qui pratique et enseigne quotidiennement la philosophie. Au sens classique, un philosophe est une personne qui vit selon un certain mode de vie en se concentrant sur la résolution de questions existentielles relatives à la condition humaine. C'est quelqu'un qui recherche la vérité, guidée par un questionnement sur le monde, la connaissance et l'existence. Par un certain amour du savoir, aussi. C'est ce qui anime Véronique et ce, depuis toujours.

Plus jeune, elle souhaitait devenir avocate. Elle nous confie avoir toujours aimé les grandes questions et les sujets d'actualité, tel qu'on les retrouve dans les

Ce qui alimente la poésie, dit-elle, c'est un regard particulier sur la présence quotidienne, sur la lumière, sur cette capacité de rendre en mots le train-train quotidien.

journaux et les médias. Elle s'interroge constamment sur les questions existentielles, telles « Où allons-nous? D'où venons-nous? D'où viens-je? Où vais-je? » Elle dit s'être intéressée à l'amour, aux ciels étoilés, à l'art floral et au savoir. Elle a donc choisi finalement l'angle de la philosophie.

Elle aime également l'architecture, bien qu'elle ne s'y est jamais destinée. Il me semble que ce second intérêt n'est pas si étranger à ses premières aspirations professionnelles, l'architecture étant « *l'art majeur de concevoir des espaces et de bâtir des édifices, respectant des règles de construction empiriques ou scientifiques, ainsi que des concepts esthétiques, classiques et nouveaux, de forme et d'agencement d'espace, en y incluant les aspects sociaux et environnementaux liés à la fonction de l'édifice et à son intégration dans son environnement.* »

N'en est-il pas un peu ainsi de la philosophie qui anime notre jeune auteure: saisir ces espaces de l'esprit

humain, formuler une réflexion libre et rigoureuse, développer un sens critique et construire peu à peu une compréhension de la vie, selon des concepts esthétiques et classiques également, et de nouveaux aussi, selon une lecture la plus lucide possible des réalités sociales et environnementales de l'heure, de la condition humaine, de l'existence individuelle et collective.

VÉRONIQUE, ÉCRIVAIN

Très jeune, Véronique, incitée par une tante aimante et généreuse, a participé à un premier concours d'écriture. Elle se passionnait déjà pour la poésie, pour les textes d'Émile Nelligan, puis plus tard de Rimbaud, de Baudelaire, de Miron, de Saint-Denys Garneau et d'Émilie Dickinson.

Elle disait même déjà: « Quand je serai grande, j'écrirai. »

« Ce qui alimente la poésie, dit-elle, c'est un regard particulier sur la présence quotidienne, sur la lumière, sur cette capacité de rendre en mots le train-train quotidien. Avec les années, je me raffine », ajoute-t-elle.

Elle confie également: « J'ai toujours plusieurs projets d'écriture à la fois, en même temps. C'est stimulant! Je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire, mais je ressens un manque quand je n'écris pas. »

Ayant abordé d'un premier jet la poésie, cet art de combiner les mots, les sonorités et les rythmes pour évoquer des images, suggérer des sensations, des émotions, Véronique devenait tout récemment essayiste (quoique je me disais que l'essai était sans doute sœur de la philosophie), mettant à profit ses connaissances philosophiques dans un discours critique, développant

une réflexion, exposant ses opinions, son point de vue personnel sur un sujet donné, en l'occurrence ici « la fatigue ordinaire », abordée dans *À boutte* paru tout récemment.

Mais qu'en est-il de cette envie de glisser tout doucement son regard, son inspiration et sa plume du poème à l'essai? À cette question, l'autrice répond que l'essai ne se situe pas si loin de la poésie, finalement. La fatigue quotidienne s'intéresse à l'intellect, bien sûr, mais, comme elle le confiait à Anick Poulin d'ICI Estrie en novembre 2022: « Le poétique, pour moi, fait partie de ma réflexion. Oui, c'est un exercice de pensée, mais c'est un exercice de ressenti aussi ce livre-là. »

VÉRONIQUE, MÈRE ET FEMME ENGAGÉE

Lors de notre rencontre, avant de nous quitter, je n'ai pu passer sous silence toutes ses réalités sociales au cœur desquelles elle s'implique entièrement, et ce, depuis de nombreuses années maintenant. Je pensais à Arrimage Estrie dont la mission est la promotion de l'acceptation du corps et la diversité corporelle, des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel, au Conseil de statut de la femme et à son rôle en 2016 comme co-porte-parole de la campagne nationale « Sans oui, c'est non » pour contrer les violences à caractère sexuel, et combien d'autres. J'avais le goût de lui demander, en conclusion, en quoi cet élan bénévole, ces implications sociales et proactives nourrissent-elles son propre sens de la vie?

À cette question, elle me répondit, tout simplement: « Ça valide, ça apaise. C'est notre devoir de citoyen ». Elle m'expliqua également que cela contribue

au développement de la culture, à l'engagement, ces valeurs essentielles qu'elle souhaite transmettre à son fils et à sa fille. Ce sont des valeurs d'humanité, un privilège, un engagement envers le monde et envers notre quotidien.

Nous nous sommes quittées tout simplement, cet après-midi-là, le temps d'une pause jusqu'à notre prochain rendez-vous que nous planifions, en vue d'un futur « micro ouvert », ou dans le cadre du lancement de la présente revue prévu lors du Salon du livre de l'automne, à l'occasion duquel elle m'offrirait gracieusement de partager une lecture.

Et je me surpris à refermer la porte de la Maison bleue derrière moi et à décider d'aller marcher quelques minutes dans le calme et inspirant Domaine Howard, avant de courir au prochain rendez-vous prévu à mon lourd agenda, encore inspirée de cette sereine rencontre et bercée de cette citation puisée dans le récent essai de mon invitée qui ne souhaite finalement que d'inspirer ses lecteurs dans la poursuite du sens de leur propre vie...

« Je me dis que ce qu'il faut peut-être simplement chercher, c'est l'apaisement. »

Au moment de publier ce numéro, Véronique Grenier assume la présidence d'honneur de l'édition 2023 du Salon du livre de l'Estrie.

Je me dis que ce qu'il faut peut-être simplement chercher, c'est l'apaisement.

